

---

## JOURNÉE DE PRINTEMPS

*Le samedi 27 mai 2000 s'est tenue à l'Institut culturel italien, rue de Varenne à Paris, la Journée de printemps d'ATLAS. Elle était intitulée cette année « Passeurs et passants : traduire la ville ». La matinée s'est ouverte par la présentation d'une jeune architecte, Laetitia Ducrocq, sous le titre : « Figures de la ville : topographie et toponymie ». Puis les participants se sont répartis entre les différents ateliers qui leur étaient proposés, chacun autour d'une ville et d'un texte posant des problèmes de passage d'une langue à l'autre. Berlin vu par Alfred Döblin, avec Jürgen Ritte. Lisbonne vu par Camilo Castelo Branco, avec Michelle Giudicelli. Saint-Pétersbourg vu par Andreï Biély, avec Jacques Catteau.*

*L'après-midi : Brooklyn vu par Gilbert Sorrentino, avec Bernard Hæpffner, Londres vu par Charles Dickens, avec Sylvère Monod, Madrid vu par José Luis Sampedro, avec Marianne Millon. Il y eut également un atelier autour du roman City, d'Alessandro Barrico, avec Françoise Brun et un atelier d'écriture animé par Michel Volkovitch : « Se promener dans Paris et ailleurs ». En fin de journée, avant le cocktail dans les jardins, une séance de synthèse était présentée par Marie-Claire Pasquier.*

---

Bernard Hœpffner

## Le Brooklyn de Sorrentino

« La ville » est un vaste sujet pour un atelier de traduction, surtout dans le cas de *Steelwork* de Gilbert Sorrentino, où Brooklyn, troisième ville des États-Unis, constitue la trame du livre. Chaque chapitre n'en représente qu'une infime partie, et seule la lecture entière du roman la restitue, avec ses rues, ses habitants, son langage.

D'entrée de jeu, les participants ont soulevé un certain nombre de questions spécifiques au texte. Dans quelle mesure Sorrentino utilise-t-il des formes syntaxiques et un vocabulaire immédiatement reconnaissables par un Américain d'aujourd'hui comme étant propres au Brooklyn de 1941 ? Que peut faire le traducteur pour rendre compte de cette distance dans le temps, si tant est qu'elle soit réelle ? Ne s'agit-il pas plutôt du travail de l'écriture qui, apparemment, créerait son propre langage à partir d'un « vrai » langage de Brooklyn ?

D'autres interrogations, plus générales, sont aussi apparues. Comment transposer (et d'ailleurs, faut-il le faire ?) des lieux, des coutumes et des objets particuliers à une ville, à un pays ? Vaut-il mieux paraphraser, mettre des notes en bas de page, ajouter un glossaire ? Faut-il que le texte soit visiblement une traduction ou qu'il donne l'impression d'avoir été « écrit en français » ?

Débordant le thème de l'atelier, les participants se sont ensuite demandé s'il était possible de parvenir à quelque chose en travaillant sur un fragment. Ne vaudrait-il pas mieux s'inquiéter d'une stratégie globale de traduction, de la façon dont chaque élément s'insère dans l'ensemble du texte ? Peut-on analyser, à partir d'une seule page, le rythme – ici très proche de celui du jazz – de la description, dénuée de toute métaphore, « objectiviste », des lieux et des personnages ?

Comme on le voit, les questions l'ont emporté sur les réponses. Sans doute est-il plus intéressant pour les traducteurs de se poser des questions en groupe que de leur apporter des réponses.